



## ***Sfumato* de la mémoire**

Julia Holter  
ITEM, CNRS/ENS  
[julia.holter@ens.fr](mailto:julia.holter@ens.fr)

Le héros modianien se fond dans une grisaille quasi permanente, qui fait tout de suite penser à l'effet de *sfumato* de Léonard de Vinci. *Sfumato* est une technique picturale du *chiaroscuro* (clair-obscur) où l'ombre se mêle plus étroitement à la lumière, présentant la matière comme à travers un voile. L'oscillation entre la clarté et l'obscurité s'y fait à un niveau quasi microscopique.

Chez Modiano, l'ombre et la lumière se superposent dans le tableau d'un monde légèrement décalé, lent et enfermé. Le héros, quelque peu amnésique, mène une (en)quête tout au long de laquelle il parvient à éclairer (mais jamais complètement) quelques pans de son passé brumeux. Qu'il s'agisse des années 40, des années 60 ou, finalement, du présent, on relève une unité d'atmosphère de pénombre dans ces images mémorielles, claires-obscurées comme les lieux de mémoire eux-mêmes. L'identité des personnages, la (psycho)géographie de leur habitus (l'image claire-obscurée de la ville) et la cyclicité de leur vie (le principe de l'éternel retour, plutôt qu'une disparition totale, appliqué à l'Histoire et au passé <sup>1</sup>) constituent pour moi trois champs opératoires de la quête mémorielle du narrateur.

Cette quête mémorielle, nous la retrouvons évidemment dans le dernier roman en date *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier*, dont le titre même suggère les contours flous de l'habitus des personnages, contours qui demandent un effort constant pour les sceller dans la mémoire :

---

<sup>1</sup> Analysé comme figure du cercle, une des figures du clair-obscur, dans ma thèse *Le Clair-Obscur extrême-contemporain : Pascal Quignard, Pierre Michon, Pierre Bergounioux et Patrick Modiano*. A paraître dans la collection Chiasma, Amsterdam/New-York: Rodopi-Brill, 2016.



(...) ce passé était devenu si translucide avec le temps... une buée qui se dissipait sous le soleil. (...) ces souvenirs se dérobaient à lui au fur et à mesure, comme des bulles de savon ou les lambeaux d'un rêve qui se volatilisent au réveil. Sa mémoire aurait été plus vivace dans le café rue des Mathurins, devant le théâtre, là où il attendait sa mère, ou aux alentours de la gare Saint-Lazare, une zone qu'il avait beaucoup fréquentée autrefois. Mais non. Certainement pas. Ce n'était plus la même ville. (Modiano, 2014 : 15).

Paris reste pour Modiano une ville envahie de fantômes, une ville sous l'Occupation qu'il se remémore comme si lui, né en 1945, l'avait lui-même connue— une ville finalement méconnaissable ; étranger à sa ville natale, d'où vient-il donc ? D'un roman à l'autre, Modiano cherche à percer le mystère d'un roman familial complexe autour d'un père—dont le comportement durant l'Occupation apparaît particulièrement trouble. L'auteur raconte des scènes réelles auxquelles son père assiste véritablement, en les mêlant avec des épisodes imaginaires de ses enquêtes. L'image est en mouvement, comme dans un film noir. Il surnomme son père « baron » à cause de ses prétentions et de ses trafics d'identités et d'objets précieux de provenance invouable :

Avez-vous remarqué, baron, comme Paris est silencieux cette nuit ? Nous glissons le long des avenues vides. (...) Je me perdrai dans le dédale des rues, à la recherche de votre ombre. Jusqu'à me confondre avec elle. (Modiano, 1972 : p. 179).

Cette ombre mémorielle est galvanisée, chargée d'une émotion lancinante liée à la perte et à l'angoisse. Le lecteur avance à tâtons dans ce brouillard et si sa rationalité le permet, il se laisse finalement glisser dans les contours indéfinis du récit, en lâchant ses prises rationnelles. On peut aller jusqu'à dire que se remémorer avec Modiano nous met au seuil de notre propre inconscient et que c'est bien ce contact augmenté avec l'inconscient qui semble être responsable d'un léger vertige éprouvé



pendant la lecture. Le *sfumato* y fait appel à la déraison en frôlant, légèrement, la folie.

### **Faire du sfumato avec les mots**

Comment fait-on du *sfumato* avec les mots ? Dans l'imaginaire modianien distillé en brouillard, ce qui doit normalement apparaître clair (le nom de la personne, sa date de naissance, son état civil, ses immatriculations, etc.) est obscurci, tandis que les gestes sans importance, anodins, par exemple, les rentrées et les sorties des clients d'un café (*Dans le café de la jeunesse perdue*), se voient enregistrés, classés, analysés, bref, valorisés comme seuls capables d'éclairer et de préciser l'identité des personnages. Faire du *sfumato* avec les mots—c'est faire du flou avec du précis et du précis avec du flou.

Une analyse effectuée en 2010 a divulgué le fait que Vinci avait déposé à la surface de sa peinture une superposition de glacis (des microcouches de un à trois microns), lui permettant d'ombrer subtilement sa composition et d'obtenir à la fois une représentation réaliste et le fameux effet vaporeux (Viguerie, 2010 : 6125-6128). Je vois la démarche de Modiano aussi comme réaliste et comme acte d'obscurcissement par une « vaporisation » de détails. Ainsi Martine Guyot-Bender peut-elle écrire : « Modiano propose un réalisme qui remet en question la structure hégélienne de la raison, du passage de l'ombre à la lumière, de l'ignorance à la connaissance » (Guyot-Bender, 1999 : 12). Effectivement, le réalisme modianien ressemble plus au « floutage » qu'à l'éclaircissement ; il s'agit d'une hypotypose pleine d'effacements et d'ellipses où la précision se perd et le flou apparaît—un processus très anti-Zola.

Je vois cette technique comme cela : chaque fois l'auteur repasse son « pinceau » sur les personnages de son roman, il dépose sur eux une « microcouche » de grisaille en fournissant les détails qui ne rendent ces

personnages ni plus nets ni plus clairs (*ibidem*)<sup>2</sup> (au contraire de menus détails des tableaux de Bruegel, par exemple). Puis, comme Léonard, il laisse le temps de « séchage ». A l'occurrence suivante, c'est l'heure d'une nouvelle microcouche de brouillard, nouvelle « vaporisation » les détails. Mais plus on avance dans la lecture, plus subtiles (j'ai presque envie de dire « plus clairs ») deviennent les personnages sous le brouillard qui s'épaissit. Nous apprenons, par exemple, leur constance d'habitus : ils arrivent toujours du brouillard et disparaissent toujours dans le brouillard. Ils effectuent sans cesse un vaste travail de mémoire—qui butte contre l'amnésie. Ils sont en quête d'identité fixe, tout en éprouvant un incontrôlable besoin d'errance : en effet, ils sont souvent « en croisière » (Modiano, 1992 : 46)<sup>3</sup>, toujours de passage<sup>4</sup>. Attirés instinctivement par l'identité juive, ces personnages tournent en rond voulant à la fois appartenir et partir, mais sans pouvoir faire ni l'un ni l'autre de façon définitive.

Avec ces fantômes très réels, nous sommes dans l'échelle beaucoup plus petite que les personnages des « vies minuscules » de Pierre Michon. Les personnages de Modiano sont vaporisés, en gouttelettes d'eau, pulvérisés en presque néant – et ceci pour un but très précis : pour que leur secret subsiste, pour que leur angoisse, leur errance et leur identité (leur errance *comme* identité) soient fixées. De menus détails de leurs vies ne seront pas perdus mais déposées en paradoxal *souvenir*, susceptible de revenir comme « un effet d'écho qui, tout en enregistrant l'éloignement, garantit la

---

<sup>2</sup> Martine Guyot-Bender quant à elle a relevé une démarche similaire : le narrateur fournit des détails qui semblent « précis » mais qui ne définissent pas, par exemple, la place des personnages dans la société. Qu'est-ce qu'ils font pour vivre ? demande-t-elle, si « ils n'ont que des projets vagues et ne se sentent attirés par rien de précis ». On ne sait pas quelle vie professionnelle mène Chmara (*Villa triste*) ou le narrateur quand il décrit son métier ainsi : « Moi aussi je travaille dans la région. Rien d'intéressant » (Modiano, 1986 : 12).

<sup>3</sup> « Nous avons voulu (...) que notre appartement nous donnât toujours l'illusion d'être en croisière ».

<sup>4</sup> Martine Guyot-Bender a souligné que les personnages de Modiano « savent que leur trace s'efface aussitôt qu'ils ont passé (...), tel ce mystérieux « homme des plages » de *Rues des boutiques obscures* : « Cet homme [qui] avait passé quarante ans de la vie sur des plages ou au bord de piscine, à deviser aimablement avec des estivants et de riches oisifs. Dans les coins et à l'arrière-plan de milliers de photos des vacances, il figure en maillot de bain au milieu de groupes joyeux mais personne ne pourrait dire son nom ou pourquoi il se trouvait là. (...) J'ai cru que l'homme des plages c'était moi. » (Guyot-Bender, 1999 : 15).

permanence », dit Anna Dolfi (Dolfi, 2010 : 273). Car, l'objectif de la mémoire – Modiano l'annonce dans *Dora Bruder* –, c'est « de fixer son esprit sur le point de détail, et cela de manière obsessionnelle – pour ne pas perdre le fil » (Modiano, 1997 : 54).

### **Souvenirs : revenance de fantômes**

Une *revenance* obsessionnelle sur le point de détail définit la quête mémorielle chez Modiano : *revenir* sur les choses pour *les faire revenir*, comme par hasard, en tant que souvenirs involontaires, ou rencontres involontaires. Pour faire revenir Louki, par exemple (*Dans le café de la jeunesse perdu*), le narrateur fréquente les lieux qu'il partageait avec elle, en répétant les gestes habituels de cette époque :

J'ai eu un moment l'illusion qu'au-delà du cimetière je te retrouverais. Là-bas, ce serait l'Éternel Retour, le même geste qu'avant pour prendre à la réception la clé de ta chambre. Le même escalier raide. La même porte blanche avec son numéro: 11. La même attente. Et puis les mêmes lèvres, le même parfum et la même chevelure qui se dénoue en cascade (Modiano, 2007 : 138).

Modiano opte pour l'Éternel retour, plutôt qu'une disparition, appliqué à l'Histoire et au passé personnel. Jean-François Hamel a parlé de la *revenance* de l'histoire (ce terme de provenance québécoise me semble convenir aux personnages-fantômes, aux *revenants* chez Modiano) (Hamel, 2006). Selon Hamel, la résurgence des représentations cycliques dans la philosophie et la littérature depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle caractérise une modernité redécouvrant l'éternel retour qui a été largement nié en faveur du temps linéaire du progrès illimité. Modiano, hanté par les revenants de l'Histoire et ses pages obscures (*l'Occupation*), s'applique, en principe, à conjurer ces revenants, mais le passage de l'obscurité vers l'éclaircissement ou de l'oubli vers la remémoration se fait en doutant de cette action de l'éclaircissement et de la remémoration – jusqu'à la palinodie, c'est-à-dire le retour à l'obscurité comme source ultime de vérité et de complexité.



Modiano ne reconnaît pas le progrès linéaire ; le moteur de l'écriture tourne en rond dans la démarche de la création continue – comme la course cycliste sur piste qui s'appelle *les Six jours* où chaque boucle est juste « un autre angle » du même :

J'ai toujours l'impression d'écrire le même livre. Chaque fois que j'en commence un, j'oublie, comme frappé d'amnésie, les précédents et les mêmes scènes reviennent. C'est comme un ressac, des vagues (...) sans arrêt... (Payot, 2010).

« Les lecteurs de Patrick Modiano le savent, l'éprouvent : on entre dans ses romans comme dans un cercle invisible », écrit Patrick Kéchichian (Kéchichian, 2003). De fait, on est happé par le sentiment d'un temps cyclique d'un *passé-présent* rythmé « comme un ressac » de l'oubli et des souvenirs. « Je n'ai aucune culture philosophique, explique Modiano, mais cette notion d'« Éternel Retour » m'a frappé parce qu'elle donne une impression d'intemporalité. » (Modiano, 2008) Ce qui se répète éternellement, ce ne sont pas les causes (historiques) mais les effets, les impacts. L'expérience du présent est l'instant *entre* la cause et l'effet, entre le passé et le présent. « Ce qui se répète dans l'éternel retour, depuis les profondeurs du passé jusqu'au plus lointain avenir, c'est l'instant lui-même, l'unicité de l'événement et son irréversibilité », précise Jean-François Hamel (Hamel, 2006 ; 95). Dans ce sens, cet instant est intemporel, puisqu'il s'agit de tout moment donné. Le but de la mémoire, nous l'avons déjà dit, c'est « de fixer [l'] esprit sur le point de détail, et cela de manière obsessionnelle – pour ne pas perdre le fil. » C'est comme si chaque menus détail, chaque gouttelette du *sfumato* mémoriel modianien, confondait et condensait en elle le passé, le présent et l'avenir, pénétrait et coulait à la profondeur, créant ce fil temporel qu'il ne faut pas perdre.

### **Papillon qui fuit la lumière crue de l'amnésie**

Dans les trois premiers romans de Modiano, les impacts de l'enfermement circulaire se font sentir avec une force particulière – et ce n'est pas un agréable ressac des souvenirs mais un étouffement qui s'y fait



ressentir. Le cercle se ferme déjà dans leurs titres : *La Place de l'Etoile*, *La Ronde de nuit* et *Les Boulevards de ceinture*. Les quartiers parisiens dans lesquels le jeune Modiano vécut se ferment sur soi et sur le narrateur. D'une ville enserrée par les boulevards (Soult, Masséna, Davout, Kellermann), on ne sort jamais vainqueur. Le titre du roman *La Ronde de nuit* suggère le lien direct entre le cercle étouffant et le clair-obscur. Nous sommes dans le tableau de Rembrandt ou presque, dans les souvenirs du Paris de l'Occupation, une ville livrée au black-out, au Marché noir, aux rafles des Juifs et aux interrogatoires de la Gestapo. Le peu de lumière que Modiano fait pénétrer dans son tableau sombre de la capitale donne à voir de petits cercles qui résistent à l'abîme : les lieux de danse, de slow-fox et de fox-trot d'un Paris pré-existentialiste, et les cercles de la Résistance. A l'atmosphère crépusculaire du roman répond l'ambivalence d'une ville, d'un peuple qui oscille entre la Résistance et la Collaboration – une sorte de mauvais *sfumato* moral, plutôt qu'une noirceur de l'Histoire.

N'oublions pas le cercle le plus mortel qui est le Vel'd'Hiv' à l'époque des rafles de Juifs. *Livret de Famille* en témoigne en évoquant la vie des parents de Modiano :

Lui et ma mère, deux déracinés, sans la moindre attache d'aucune sorte, deux papillons dans cette nuit de l'Occupation où l'on passait si facilement de l'ombre à une lumière trop crue et de la lumière à l'ombre (Modiano, 1977 : 208).

Nous reconnaissons dans ce passage une image fréquente d'un papillon fragile. Le souvenir des parents, ces deux déracinés, s'incarne dans l'image de deux papillons qui se brûlent les ailes dans la lumière trop forte – lumière des lampes des interrogatoires, des phares des paniers à salade, aveuglantes dans la nuit.

L'attraction par la lumière que l'on attribue aux papillons nocturnes s'explique par la qualité trop puissante et trompeuse de la lumière électrique. Contrairement à l'idée reçue, les papillons ne foncent pas vers la



lumière mais tournent autour et sont trompés par sa source qu'ils prennent pour naturelle, c'est-à-dire pour la Lune. Pour s'orienter, l'insecte se déplace de façon à garder un angle constant avec la lumière ; ainsi il est sûr de se déplacer en ligne droite. Lorsqu'il arrive à proximité d'une ampoule il va donc commencer à tourner pour garder le même angle et petit à petit il s'approche de l'ampoule et se brûle.

C'est précisément ce qui se passe avec les personnages de Modiano qui essaient de fuir le cercle étouffant, fuir la convention ou le passé douloureux : ils *prennent la tangente*. Le cogito modianien « je fuis donc je suis » trouve ici sa belle et triste illustration : les papillons cherchent « l'air libre » et la ligne droite, mais se font attraper dans un cercle autour d'une lumière trompeuse.

Préserver ces papillons de la lumière crue, préserver les revenants, juste avant que l'amnésie ne les engloutisse tous, tel est le but de cette écriture. Pour cela, il faut soigner les traces mnésiques (matérielles et psychiques) – témoignages fragiles de leurs vies, seuls capables de résister à l'érosion du temps, de survivre à travers les palimpsestes de la mémoire. Il semble que le seul fait d'avoir survécu à l'amnésie les rend précieuses dans cette écriture où un futur redouble le passé, tend vers lui une main nostalgique.

Vivre ne serait-il donc qu'osciller entre le sentiment (ou le souvenir) du « papillon ébloui et englué dans la lumière, avant une rafle », et le sentiment (ou le souvenir) de la sortie « à l'air libre », de l'échappement « à l'attraction et à la brûlure de la lampe » (Modiano, 2007 : 33) – entre la captivité et la liberté ?

Seuls résistent au temps le sentiment (son effet, son impact) et le *sfumato* de la mémoire.

L'autre nuit, je traversais Paris en voiture et j'étais ému par ces lumières et ces ombres, par ces différentes sortes de réverbères ou de lampadaires



dont j'avais le sentiment, le long d'une avenue ou au coin d'une rue, qu'ils me lançaient des signaux. C'était le même sentiment que celui que vous éprouvez si vous contemplez longtemps une fenêtre éclairée : un sentiment à la fois de présence et d'absence. Derrière la vitre, la chambre est vide, mais quelqu'un a laissé la lampe allumée. Il n'y a jamais eu pour moi ni présent ni passé. Tout se confond, comme dans cette chambre vide où brille une lampe, toutes les nuits. (*idem* : 56)

### **Bibliographie**

DOLFI, Anna (2010). « La nuit, le noir, les marges : entre la littérature et la photographie », in *Modiano ou les intermittences de la mémoire*, dir. Anne-Yvonne Julien. Paris: Hermann.

HAMEL, Jean-François (2006). *Revenances de l'histoire. Répétition, narrativité, modernité*. Paris: Minuit.

GUYOT-BENDER, Martine (1999). *Mémoire en dérive Poétique et politique de l'ambiguïté chez Modiano*. Paris-Caen: Lettres modernes Minard.

MODIANO, Patrick (1977). *Livret de Famille*. Paris: Gallimard.

MODIANO, Patrick (1972). *Les boulevards de ceinture*. Paris: Gallimard.

MODIANO, Patrick (1986). *Dimanche d'août*. Paris: Gallimard.

MODIANO, Patrick (1997). *Dora Bruder*. Paris: Gallimard.

MODIANO, Patrick (2007). *Dans le café de la jeunesse perdue*. Paris: Gallimard.

MODIANO, Patrick (1992). *Voyage de noces*. Paris: Gallimard.

MODIANO, Patrick (24/01/2008). Rencontre avec Patrick Modiano à l'occasion de la sortie de *Dans le café de la jeunesse perdue*, MK2.

MODIANO, Patrick (2014). *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier*. Paris: Gallimard.

PAYOT Marianne, et al. (2010). Entretien "Je suis devenu comme un bruit de fond", *L'Express*, le 4 mars.

KECHICHIAN, Patrick (2003). « Patrick Modiano, géographe des nuits de Paris », *le Monde*, le 3 octobre.



VIGUERIE Laurence de, et al (2010). «Revealing the sfumato technique of Leonardo da Vinci by X-ray Fluorescence Spectroscopy», *Angewandte Chemie International Edition*, Volume 49, Issue 35, August, pp. 6125-6128.